

## Leçon de lenteur africaine

DENI BÉCHARD (TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR DOMINIQUE FORTIER), *Des bonobos et des hommes. Voyage au coeur du Congo*, Montréal, Écosociété, 2014, 448 pages

Claire Varin

Volume 10, Number 1, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79421ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Varin, C. (2015). Review of [Leçon de lenteur africaine / DENI BÉCHARD (TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR DOMINIQUE FORTIER), *Des bonobos et des hommes. Voyage au coeur du Congo*, Montréal, Écosociété, 2014, 448 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(1), 11–12.

## LEÇON DE LENTEUR AFRICAINE

Claire Varin  
Écrivaine

DENI BÉCHARD  
(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR  
DOMINIQUE FORTIER)  
**DES BONOBO ET DES  
HOMMES. VOYAGE AU CŒUR  
DU CONGO**  
Montréal, Écosociété, 2014,  
448 pages

Être attirée par les singes du titre. S'aveugler sur la quatrième de couverture pourtant révélatrice de l'étendue du propos, tout comme le prologue. Deni Béchard y raconte avoir expliqué au douanier le motif de son séjour en République démocratique du Congo à son entrée en 2012 : l'écriture d'un «livre sur la conservation, sur les forêts tropicales, les ressources naturelles et les grands singes menacés d'extinction».

Tourner les pages pour voler à la rencontre des bonobos avec le Canado-Américain auteur de *Vandal Love* (Québec Amérique, 2009). On voudrait que l'auteur nous conduise au plus vite au creux de la forêt chez les bonobos. Mais on doit emprunter avec lui des avions, des bateaux, de vieux camions déglingués sur des chemins semés d'embûches naturelles et techniques, suivre les gens de l'ONG Bonobo Conservation Initiative (BCI) dans la tournée de leurs bureaux régionaux, avant d'approcher cette «espèce charismatique». On doit faire des détours éclairés par la géographie, la biologie et l'histoire tourmentée d'un Congo postcolonial. Deni Béchard ne tombe pas dans l'exotisme de pacotille.

Après l'auteur, on est lentement préparés à pénétrer dans la forêt pluviale à l'aube. On y voit des lianes, grosses comme son bras, qui pendent des arbres. On n'aperçoit pas toujours le ciel à travers la canopée épaisse. On croise des palmiers envahissant les clairières percées dans la forêt dense pour une surconsommation désastreuse d'huile de palme par l'Occident. On chemine dans l'herbe mouillée qui monte parfois jusqu'à nos épaules, dans des sentiers aussi étroits qu'une botte de marche.

Reconnus comme une espèce distincte seulement au XX<sup>e</sup> siècle, les bonobos ont été popularisés grâce à leur pacifisme — censément dû en partie à leur matriarcat, et à une propension au sexe en dehors des périodes de fertilité, en toutes circonstances, pour lier amitié, se saluer ou apaiser des cœurs... Découverts bien après les chimpanzés, les bonobos ont heureusement été épargnés par l'industrie biomédicale. C'est ce qu'on se

dit avec une pensée pour les cobayes rescapés de laboratoires américains, aperçus à la fondation Fauna à Carignan au Québec, sanctuaire créé par Gloria Grow; on les a mieux connus ces traumatisés dans *The Chimps of Fauna Sanctuary* (HarperCollins, 2011) du Canadien Andrew Westoll, reporter indépendant et grand voyageur à l'image de Deni Béchard.

La lecture se déroule lentement, comme l'Afrique : on accompagne les déplacements de l'aventurier, rarement faciles, moments entrecoupés de portraits des partisans de la protection des espaces naturels, natifs ou étrangers tels Sally Jewell Coxe et Michael Hurley, directeurs de BCI, sans compter les arrêts non obligatoires pour consulter les quelque 65 pages de notes en fin de volume... «On ne voyage pas vite au Congo», en raison également des explications indispensables répétées à l'oreille de chaque chef local sur le motif de la présence de l'auteur. Afin d'expliquer le nécessaire à ses lecteurs, Béchard fait sans cesse des pauses et use de la répétition, comme un bon professeur agirait en vue d'une meilleure assimilation de l'information transmise.

**Ce grand reportage, sérieux, fouillé, bien traduit, à la fois récit de voyage et cours sur l'art de la conservation, constitue également un plaidoyer pondéré pour la protection de la forêt et de ses animaux en péril.**

Un bras de bonobo a surgi... à la page 113, enfin, puis une silhouette d'apparence humaine. Les bonobos en effet, comme les chimpanzés, les orangs-outangs et les gorilles, appartiennent à la famille des hominoïdes dépourvus de queue et au torse plat, beaucoup plus grands que les quelque deux cents espèces de singes des autres branches de l'arbre des primates. À la lumière des travaux des primatologues Sue Savage et Jane Goodall, Béchard nous rappelle l'étroitesse des frontières entre les grands singes et nous. «Il est horriblement, douloureusement et désagréablement humain», déclarait en 1842 la reine Victoria, de retour du zoo de Londres, après avoir plongé son regard dans celui d'un orang-outang... Qu'aurait-elle pensé d'une rencontre avec un bonobo qui debout se tient droit, le dos non courbé comme les autres grands primates ?

«En regardant un autre être dans les yeux, on peut voir si son esprit est large, s'il y a là de la place pour réfléchir, pour

deni  
béchard

**DES  
BONOBO  
ET DES  
HOMMES**

écosociété 

considérer les choses sous plusieurs angles et les évaluer, ou bien s'il se contente d'agir en automate, mû par l'instinct et l'habitude», écrit Deni Béchard. Ça vaut pour nous ou pour les bonobos avec qui nous partageons près de 99 % de notre ADN. Avant son séjour en Afrique, l'auteur faisait l'expérience de leur regard brillant d'intelligence au Great Ape Trust, mais souhaitait constater in situ comment les projets de conservation pouvaient protéger ces primates menacés d'extinction par la chasse et la diminution de leur habitat. Les ayant observés en captivité aux États-Unis, il serait moins pressé de relater ses visions d'eux au cœur de la forêt équatoriale ?

Ainsi va réfléchissant la lectrice sur le projet littéraire de Béchard qui englobe aussi des humains engagés, étrangers ou congolais tels les membres de Vie sauvage, ONG associée à BCI, dont il dresse le portrait. Il retrace leur parcours pour amener les habitants à protéger les animaux au lieu de les tuer, les persuader de l'apport de bénéfices beaucoup plus importants par l'écotourisme aux ressources renouvelables que par la vente de «viande de brousse», euphémisme pour cadavre de bonobo... pour convaincre les habitants, village par village, de dire oui à la conservation, soutenue par des écologistes venus d'ailleurs, car ils cultivent une longue tradition de méfiance envers l'étranger pour avoir été, sous le régime colonial belge et jusqu'à aujourd'hui, victimes d'une exploitation démesurée de leurs ressources forestières et minières. Il fallait aussi faire comprendre aux conservationnistes étrangers que la forêt est le «supermarché» des communautés pauvres qui y vivent, des gens responsables de subvenir aux besoins de leur famille, qui ne possèdent bien souvent qu'un seul pantalon... Gros programme,

**VOIR BONOBO...**

suite à la page 12

## BONOBOS...

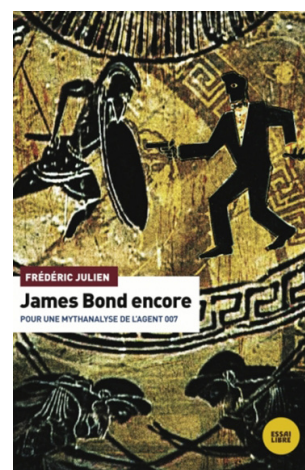
suite de la page 11

embrouillé par les querelles entre les ONG conservationnistes alimentant la suspicion des Congolais. La méthode la plus efficace pour réussir les projets de protection des grands singes ? La capacité d'écouter les idées émises par des voix africaines sur le terrain, plutôt que l'importation d'« un Tarzan bardé de diplômes » pour reprendre l'expression d'une des personnes-ressources interrogées pour réaliser cette vaste recherche à laquelle s'est attelé Béchard dans le seul pays de la planète où vivent les bonobos, au sud du fleuve Congo. La création de parcs nationaux, forçant le déplacement des populations locales, n'a pas donné les résultats escomptés ; et la protection « par l'exclusion » représente une stratégie vouée à l'échec, au contraire de la création de réserves, comme celle de Kokolopori, qui procure de l'emploi aux natifs et leur évite l'expropriation.

Ce grand reportage, sérieux, fouillé, bien traduit, à la fois récit de voyage et cours sur l'art de la conservation, constitue également un plaidoyer pondéré pour la protection de la forêt et de ses animaux en péril. En RDC, la déforestation n'épargne pas des arbres âgés de plusieurs centaines d'années, contemporains parfois de Christophe Colomb et autres ancêtres, bouleversant un équilibre

**La méthode la plus efficace pour réussir les projets de protection des grands singes ? La capacité d'écouter les idées émises par des voix africaines sur le terrain, plutôt que l'importation d'« un Tarzan bardé de diplômes » pour reprendre l'expression d'une des personnes-ressources interrogées pour réaliser cette vaste recherche à laquelle s'est attelé Béchard dans le seul pays de la planète où vivent les bonobos, au sud du fleuve Congo.**

naturel ancien. Si à la lecture, on saisit l'urgence de la préservation des grands arbres et de la biodiversité, on prend illico pour les bonobos, et, à l'exemple de l'écologiste congolais Albert envers ses gens, on porte en soi « un élément de leur cœur ». ❖



FRÉDÉRIC JULIEN

**JAMES BOND ENCORE. POUR UNE MYTHANALYSE DE L'AGENT 007**

Montréal, Éditions Poètes de brousse, 2015, 87 pages

La mythanalyse (car c'est ce dont il s'agit ici) consiste à expliquer une œuvre en y détectant la résurgence des grands mythes universels : lutte entre le bien et le mal, récits initiatiques, destins tragiques orchestrés par les dieux bienveillants ou malveillants, victoires contre la mort. Détient ce caractère mythique ce qui rejoint les angoisses profondes, les aspirations délirantes et les fantasmes de conquête de tous ordres du genre humain. Alors, comment ne pas voir en James Bond un avatar des héros de l'Antiquité et des chevaliers du Moyen-âge ? Comment ne pas déceler « l'envergure mythique » du personnage ? se demande l'auteur de *James Bond encore*.

Le cinéma hollywoodien a maintes et maintes fois investi ses frais dans ces récits d'action stéréotypés qui, malgré le retour du « même » (mêmes actions, mêmes intrigues), continue pourtant d'exciter les passions et d'attirer les foules. L'historien des religions Mircea Eliade et plusieurs autres chercheurs en culture populaire et paralittérature ont bien vu que certains produits de l'industrie culturelle carburent aux mêmes schèmes de la mythologie ancienne, sans toutefois véhiculer les principes moraux et explicatifs du monde physique dont elle était anciennement la gardienne sacrée.

Frédéric Julien, professeur de littérature au cégep Édouard-Montpetit, a donc entrepris une étude des aventures de l'agent 007 par le biais de cette approche comparative, y voyant une explication de la « plasticité » du personnage du célèbre espion. Créé par le Britannique Ian Fleming au début de la Guerre froide, l'espion de Sa Majesté a en effet su traverser les modes, les générations et réussit encore de nos jours à faire vibrer la même corde sensible chez les amateurs de la série. Son court essai, sans prétention, est le fruit d'une fréquentation assidue de l'œuvre tant cinématographique que littéraire, et vise, un peu comme l'a fait en 2012 le professeur et essayiste Claude Vaillancourt dans *Hollywood et la politique*, à démystifier et commenter avec pédagogie ces films cultes du cinéma à large déploiement.

Julien présente ses commentaires avec concision et vivacité. L'ouvrage n'est pas divisé en chapitres : de courtes rubriques thématiques permettent un regard panoramique sur toute la production, de *Dr No* et *Goldfinger* du début des années 60 aux récents *Die Another Day*, *Casino Royale* et *Skyfall*. Ce choix favorise une lecture rapide ; Julien accumule cas et exemples. L'ouvrage n'a pas l'envergure d'une thèse, il s'agit d'un long article d'analyse, on sent par moment l'amusement de l'auteur à effectuer ces nombreux recoupements entre les principaux attributs de l'agent secret et la riche tradition mythologique occidentale. Son propos est abondamment nourri de références aux films et de nombreuses répliques classiques. Bond répondrait en tout point à l'archétype du

héros, il serait un « digne héritier d'Ulysse, de Thésée, d'Hercule et de bien d'autres figures très anciennes ». Ses nombreuses victoires contre la mort, ses missions pour ramener la paix sur une planète Terre devenue terrain de jeu et champ de bataille, ses affronts contre les pires démons de l'humanité, les Blofeld, Auric Goldfinger, Le Chiffre, Gustav Graves et autres maniaques mégalomanes, ont effectivement des résonances étonnantes avec les tâches et épreuves de ces héros des âges lointains. Ne pas oublier, bien entendu, les conquêtes nombreuses de Bond, belles, fatales et dangereuses, les Honey Rider, Fiona Volpe, Vesper Lynd, incarnations de Circé et de Calypso, qui font de lui un jouisseur incorrigible, un mâle piégé et dominant, un principe de vie dionysiaque. De Éros à Thanatos, de l'ange exterminateur au Christ martyrisé, Julien survole ainsi les missions de Bond en les plaçant sous le signe du mythe.

L'exercice est très intéressant. Umberto Eco, le sémioticien, a déjà écrit sur la narration des récits de 007. *James Bond encore* s'inscrit dans le sillage de ces études menées par l'éminent universitaire de Bologne. Pour qu'on en prenne bien la mesure, la mythanalyse exige une bonne connaissance des principaux mythes. Ainsi, cette approche par analogie peut parfois surprendre par son ampleur, à tel point qu'on se demande si le cas de James Bond peut recouvrir à lui seul une si vaste et monumentale quantité de mythes. L'impression de survol de *James Bond encore* pourrait à mon avis être compensée par un ciblage plus efficace de certains thèmes qui seraient plus amplement développés. Cette petite incursion dans l'univers bondien est néanmoins une bonne façon de comprendre toutes les coutures d'un cinéma de masse que l'on reçoit souvent sans trop se poser de questions. L'intention d'éclairer les mordus des films de Bond nous ramène à cette idée qu'un « mythe ne fait pas seulement qu'expliquer en racontant une histoire, il véhicule tout un bagage de valeurs propres à la civilisation qui l'a échafaudé » (p. 38). Ainsi, cette courte analyse qui s'étend sur presque cent pages autoriserait l'auteur à aller plus loin et s'avancer sur les effets de cette figure emblématique sur la violence, sur les stéréotypes féminins et masculins, sur les idéologies dont elle est porteuse, etc.

Pascal Chevrette

Chef de pupitre, essais littéraires